

L'ère de la culture

Helsinki, 9 juin 1972

Discours prononcé à la première conférence
des ministres européens de la culture (Unesco)
et publié dans *La Revue des Deux Mondes*, septembre 1992

Il n'est guère de pays d'Europe où l'on ne soit sensible à un phénomène diffus mais d'importance capitale, et qui concerne la place prise par la culture comme sujet et comme objet de la grande mutation des sociétés contemporaines.

Partout on s'interroge sur cette crise, et partout on recherche des solutions. Un seul point est clair pour tout le monde: c'est le but à atteindre, qui est l'élargissement de l'accès de la culture, grâce à quoi les hommes pourront mieux maîtriser leur destin, individuel et collectif. La culture, en effet doit être la principale réponse au désarroi de l'homme moderne.

Les techniques modernes paraissent offrir des moyens prodigieux pour élargir cet accès à la culture grâce aux nouvelles machines à communiquer. Mais leur utilisation pose encore plus de questions qu'elle n'apporte de solutions à ceux que préoccupe non la technique ou le rendement, mais le développement culturel.

Si les secours de la machine nous paraissent limités, c'est parce que les problèmes que nous avons à traiter ne se situent pas uniquement à un niveau technique ; ils sont liés, de façon plus profonde, à l'ensemble des facteurs politiques, économiques et sociaux qui déterminent l'évolution rapide de nos sociétés.

Nos sociétés sont désormais en état permanent d'instabilité. La recherche du taux de croissance le plus élevé entraîne une transformation accélérée de l'appareil économique ; elle provoque des migrations considérables à l'intérieur de chaque pays et entre nos différents Etats, créant une masse flottante de déracinés ; elle engendre un développement, souvent difficile à maîtriser, de nos villes qui deviennent le cadre de vie, c'est-à-dire de culture, de la majeure partie de nos populations. Enfin, les mutations psychologiques que suscite la croissance sont ressenties par les hommes comme un désarroi plus que comme un dépassement.

A toutes ces conséquences, inquiétantes sur le plan culturel, du développement économique accéléré, nous devons ajouter le fait que l'élévation du niveau de vie, qui est le fruit tant souhaité de la croissance, éveille les revendications de différentes catégories de la population - notamment la jeunesse, les femmes, une partie des travailleurs - qui recherchent un accès plus large à la culture.

L'action culturelle a donc désormais un rôle fondamental à jouer pour contrebalancer les effets néfastes de la croissance. Elle doit permettre aux hommes, non seulement d'avoir plus, mais d'être plus.

Aussi l'ampleur des problèmes auxquels nous sommes affrontés peut-elle conduire à la tentation des solutions radicales, à supprimer la cause pour effacer les effets, c'est-à-dire à renoncer à la recherche de la croissance économique. Mais où la pauvreté engendre-t-elle l'épanouissement ? Cette tentation, nous devons la repousser fermement, ne serait-ce que par solidarité envers le Tiers monde où se joue peut-être notre destin et où se mesure déjà notre morale. Renoncer au progrès ne peut qu'engendrer la misère, le trouble et finalement la guerre. Mais en assumant le progrès, nous ne devons pas nous dissimuler que nous nous

plaçons dans la nécessité d'inventer une nouvelle forme de civilisation, dans laquelle culture et croissance devront être conciliées.

La mutation culturelle que nous constatons se traduit par une remise en question généralisée de la notion de culture qui a perdu son ancienne clarté pour devenir insaisissable. De là provient une première difficulté pour l'élaboration d'une politique culturelle : comment établir une politique dans un domaine qui n'a pas été préalablement défini, cerné, circonscrit ?

Si la notion de culture est contestée au point que beaucoup d'intellectuels renoncent à lui donner un contenu, cela découle du fait qu'il n'existe plus de modèle de culture auquel on puisse se référer. A l'époque de la Renaissance, il était admis en Europe que la culture était la connaissance de l'Antiquité gréco-latine, mère des arts, source de toute morale et de tout savoir. Approfondir les philosophes grecs ou méditer les Pères de l'Eglise, réfléchir sur l'histoire, la science, la mathématique des anciens, était ressenti comme la condition préalable à tout progrès de l'esprit. Si le monde moderne s'est créé en se dégageant lentement de certaines formes de la pensée antique, si des hommes comme Galilée, Copernic ou Pascal ont mis un terme à une représentation de l'univers héritée d'un passé lointain, ce dépassement, pendant au moins deux siècles, n'impliquait pas un reniement. Mais quand la culture classique a montré qu'elle ne savait pas dominer le développement matériel dont elle avait procuré les moyens et indiqué les voies, l'homme du XIX^e siècle a perdu la foi dans le modèle de culture qui l'avait inspiré et rassuré sans pour autant trouver dans la science le recours quasi religieux que rêvait un Auguste Comte. Aujourd'hui, ni le passé ni le présent, aucune civilisation morte ou vivante n'apportent de réponse à l'interrogation des hommes.

La culture n'est donc plus, n'est plus seulement, la formation de l'individu par la connaissance et la pratique des beaux-arts, complétées par l'initiation aux grandes oeuvres littéraires du passé, comme on l'a cru pendant des siècles. Une réflexion sur les différentes formes d'art et la familiarité avec le monde de l'imaginaire appartiennent incontestablement à la culture, mais celle-ci les dépasse. A l'heure actuelle, la culture se définit la fois comme un savoir, un choix d'existence et la pratique de la communication. Une communication qui doit s'épanouir en communion.

Elle est un savoir, qui est à la fois connaissance du passé et du présent, de ce qui a été créé et de ce qui se crée. Par ce savoir l'homme peut se comprendre par rapport à lui-même, à la nature et aux activités humaines. En ce sens, la culture relève de l'éducation et de l'information.

Elle est un choix d'existence. Car toute culture qui s'approfondit conduit l'homme à modifier son attitude envers lui-même et le monde, à se choisir avec une liberté croissante. En ce sens, la culture conduit à une nouvelle hiérarchie d'exigences concernant l'organisation de la vie individuelle ou collective.

Elle est enfin une pratique : celle de la communication entre les hommes qui chaque jour sont de plus en plus avides de transmettre ce qu'ils savent ou croient savoir.

Cette conception de la culture est assurément très large. Mais une conception élargie de la culture peut seule répondre à la situation actuelle où, dans chaque pays, la quasi-totalité de la population se trouve désormais concernée par le développement culturel et pressent qu'il est intimement lié au développement économique.

L'évolution en ce sens est claire, fondamentale, irréversible: deux décennies de développement économique - ici

rapide, là très lent - démontrent que les individus et les sociétés ne sauraient se satisfaire de l'accroissement du niveau de consommation sans être secoués de crises graves, comme si l'homme ne pouvait supporter de ne se nourrir que de pain. Le développement culturel n'est donc plus pour les sociétés et les individus un luxe dont ils pourraient se passer, l'ornement de l'abondance ; il découle des besoins profonds des sociétés aux prises avec leur transformation.

Mais cette transformation, dont nous sommes témoins, fait apparaître du point de vue culturel un triple danger : elle n'a maîtrisé ni les relations entre le travail et le loisir, ni la croissance urbaine, ni l'usage des moyens audiovisuels.

Par un paradoxe rarement relevé, les pays les plus développés sont ceux où le travail tient la plus grande place dans la vie des individus - et où il est le plus aliénant pour la personnalité. Cela est vrai des ouvriers, soumis à la division du travail, à l'émiettement des tâches. Le rythme de la machine s'impose à l'homme, diminue sa marge d'initiative et l'accoutume à la passivité. Mais cela est devenu également vrai, plus récemment, de ceux qui sont investis de responsabilités dans l'économie ou l'administration. On a observé que, pour eux, le temps de travail accapare le temps de la vie, au point que la créativité de ce qu'il est convenu d'appeler l'élite est considérablement diminuée. Cette situation relève d'un choix peut-être inconscient, mais fondamental. La durée de la semaine de travail en effet, ne décroît plus guère depuis trente ans alors que la production ne cesse d'augmenter : c'est qu'entre les loisirs et le pouvoir d'achat, la plupart des individus choisissent le pouvoir d'achat. La population préfère augmenter ses dépenses plutôt que d'améliorer son art de vivre. Le travail est devenu le moyen d'acheter plus et le loisir l'occasion de consommer d'avantage.

Toutefois, il n'est pas sûr que cette tendance soit appelée à se perpétuer. De nombreux signes apparaissent au sein des sociétés européennes, qui montrent que certaines conditions de travail sont de plus en plus mal supportées et qu'un besoin nouveau apparaît, qui consiste à la fois à vouloir plus de responsabilités et des loisirs plus enrichissants. Ce désir diffus de restituer au loisir sa valeur de culture, c'est-à-dire de recréation de la personnalité, ne saurait être ignoré d'une politique culturelle qui doit à son tour accélérer cette salutaire mutation. Il faut aussi réfléchir à l'intégration du besoin de culture dans le milieu et dans le temps de travail; car la culture ne saurait être une manière élégante de meubler les temps vides de la vie. Elle est une donnée permanente de la vie dans toutes les phases de l'activité humaine. Et dans la collectivité du travail, la culture peut et doit trouver sa place, qui ne se confond pas avec ce que l'on appelle l'éducation permanente.

Après le travail, c'est le cadre de vie qui commande le plus la vie culturelle. Or, force est de reconnaître que cent ans d'urbanisation sans urbanisme dans les pays industriels ont profondément dégradé le cadre de vie. Ces villes qui n'ont pu être faites pour l'homme sont l'une des principales causes d'aliénation de l'homme industriel. L'entassement, la laideur, le bruit, l'encombrement des communications font que l'homme refuse en profondeur ce cadre de vie. A chaque occasion, il déserte ce qui devrait être son refuge et son territoire, car il préfère sa voiture à son logement. Il s'isole dans la masse comme pour mieux éluder la communication avec les autres.

Or la ville, où neuf hommes sur dix sont destinés à habiter d'ici deux générations, doit être maîtrisée comme lieu de culture par excellence, c'est-à-dire de rencontre, d'échange, de création. Reprendre le contrôle de l'aménagement des villes est donc un second besoin d'une action culturelle élargie qu'impose le développement général et qui ne doit

rien à telle ou telle idéologie de la culture. Aussi bien la sauvegarde, la restauration et l'animation des quartiers anciens de nos cités, qui constituent l'un des aspects les plus originaux du patrimoine européen, devraient-elles faire l'objet d'initiatives conduisant à adopter une politique européenne commune en ce domaine. Parallèlement, nous devons saisir la chance exceptionnelle que nous offre la création des villes nouvelles pour étudier ensemble les conditions de leur développement, la nature des équipements dont elles doivent être dotées afin de les rendre humaines et qu'en elles une journée de travail devienne enfin une journée de vie

Enfin, la radio et la télévision ont apporté, à leur naissance, un immense espoir, celui d'une ouverture sur le monde, de l'accès direct aux hommes et aux oeuvres, en un mot, d'une communion universelle. Or, à l'heure actuelle, elles substituent souvent un monde spectacle au monde vécu et engendrent la dégradation de l'attention, de la mémoire et de l'expression.

Pourtant, dans un avenir proche, les réseaux de télévision par satellites ou par câbles, ainsi que les cassettes audiovisuelles et les magnétoscopes individuels pourront donner à chacun la possibilité de choisir son programme et le moyen de découvrir personnellement son langage par l'image et le son. Par là même, peuvent être ressuscitées l'autonomie et la créativité. Dans ce domaine une coopération internationale, permettant l'accès à toutes les cultures, à toutes les créations, à toutes les expériences, peut être le moyen d'un nouvel essor culturel bénéfique pour tous.

Ainsi émergent dans trois secteurs essentiels des finalités nouvelles pour l'action culturelle. Il serait impensable que nous restions indifférents à cette évolution. Mais nous avons aussi la charge de certaines institutions, musées, orchestres, théâtres, qui sont destinés à préserver et à

diffuser un patrimoine. Cette mission ne doit pas rester en dehors de l'action culturelle élargie qui est la nécessité de notre époque, comme un legs suranné du passé. Elle doit au contraire, par un renouvellement des méthodes et des moyens, être incluse dans les finalités nouvelles qui nous sont apparues.

Les oeuvres d'art que nous avons reçues et que nous devons transmettre aux générations futures ne constituent pas une collection d'objets qu'il s'agirait de faire admirer ou reconnaître par le plus grand nombre. Elles n'ont de valeur que dans l'écho qu'elles produisent en chacun de ceux qui les contemplent : elles doivent agir comme provocation, comme délectation ou comme référence.

Il ne suffit donc pas à une oeuvre d'art d'être exposée pour qu'un contact vrai s'établisse. Il y a autant de façons de regarder une statue ou une pièce de théâtre qu'il y a de spectateurs, mais beaucoup de ces visions sont presque aveugles. La nécessité d'une méditation s'impose, et c'est ce que l'on appelle l'animation.

L'animation, qui est initiation, apprentissage, n'est pas seulement une forme nouvelle de présentation des oeuvres d'art ; son domaine s'étend à l'ensemble du champ de la culture. L'animation est, certes, une pédagogie. Mais elle est plus que cela : elle cherche à faire jaillir l'étincelle. Elle doit proposer, sans imposer. Profondément humaine, irréductible à des recettes idéologiques ou professionnelles toutes faites, elle doit être avant tout une interpellation de coeur à coeur entre des être situés à des niveaux différents de savoir, mais égaux dans l'émotion devant le beau, dans la recherche du dépassement et dans le respect mutuel de ceux qui rompent ensemble le pain de la culture.

Cette dimension nouvelle de l'action culturelle que représente l'animation nous amènera de plus en plus à recher-

cher et à former des hommes aptes à jouer ce rôle de médiateurs ; elle ne sera pas non plus sans influence sur le choix des équipements culturels et nous conduira sans doute à construire un réseau ramifié de centres polyvalents plutôt que des monuments spécialisés. Ces problèmes sont d'une importance si évidente qu'ils devraient être examinés avec le concours actif de tous et constituer l'un des objectifs prioritaires des réflexions et des études de l'Unesco.

Sans vouloir préjuger le résultat de ces réflexions, on peut sans doute affirmer que l'animation risque d'aboutir non pas au goût de la découverte et à l'éveil de la créativité, mais à un spontanéisme primaire, si elle n'est pas étroitement mise en relation avec la création. De ce point de vue, les artistes et, de façon plus générale, les créateurs doivent être constamment rapprochés de ceux qui ont pour mission de rendre sensibles à leurs oeuvres, c'est-à-dire les animateurs. Les uns et les autres étant appelés à jouer dans la cité de demain un rôle social accru, nous avons à nous préoccuper des moyens par lesquels leur insertion dans nos sociétés pourra être assurée.

Outre ce rôle nouveau qu'il acquiert aux côtés des animateurs, l'artiste remplit aussi sa mission traditionnelle de créateur. A ce titre, si nous ne voulons pas laisser dans l'histoire le souvenir d'une époque stérile, uniquement préoccupée de mieux vivre ou de survivre, nous devons, comme au cours des siècles passés, ouvrir nos villes aux artistes. La tradition de demain, ne l'oublions pas, c'est la création d'aujourd'hui.

Les civilisations dont nous sommes issus ont bâti leurs villes autour de l'agora et du forum. Nos ancêtres l'ont compris et ont créé en Europe d'admirables places médiévales, renaissance ou baroques. Ils ont pour cela sollicité leurs meilleurs architectes, leurs sculpteurs les plus inspirés, sa-

chant que la place où le peuple s'assemble est le lieu privilégié de l'art.

Nous devons être vigilants pour ne pas renier cette part du génie européen. Car si nous n'y prenons garde, là où l'on construisait jadis des portiques et des cathédrales, on ne bâtit plus demain que des parkings et des supermarchés. Et le souci légitime des espaces verts nous fera perdre l'art des jardins.

Bien loin de nous en écarter, l'art nous ramène à la vie. L'art moderne ne fait pas exception. Il reflète, dit-on, l'angoisse et le désarroi. Cela est généralement vrai, encore que l'on oublie qu'aujourd'hui comme hier, l'homme de théâtre ou le musicien peuvent recréer la fête. Mais en quoi l'art moderne diffère-t-il, en exprimant l'angoisse, des Christ d'Holbein et de Grünewald et des visages de Bosch ? Il ne fait que refléter l'esprit de notre époque comme on l'a toujours vu dans les temps anciens ; et notre époque n'a pas la sérénité des périodes classiques où tout est remis en place, mais l'effervescence des périodes baroques, où tout est remis en question. En tout cas, je crois que le dialogue d'un jeune regard avec *Guernica* n'est pas moins riche de vérité humaine que la contemplation d'une statue des dieux morts de l'Acropole.

Le développement culturel implique donc aussi un effort en faveur de cette pointe avancée de la culture que représente l'art moderne, pour cette raison au moins que nous devons à l'artiste une vision plus claire de notre destin. Et s'il nous surprend, c'est souvent qu'il nous devance et qu'il est plus sensible que nous aux « signes des temps » dont parle la Bible.

Si les finalités nouvelles ou renouvelées du développement culturel apparaissent de plus en plus clairement, on ne saurait dire qu'elles constituent pour autant et dès à pré-

sent un modèle culturel. Elles déterminent simplement les grands thèmes de l'action qui doit être menée en fonction de l'objectif recherché, l'élargissement de l'accès à la culture. Mais elles ne permettent pas toujours d'identifier avec certitude les méthodes et les moyens, encore moins de prévoir les résultats.

Cela tient au fait que nous venons seulement de découvrir que nos sociétés, qui ont connu l'ère industrielle puis celle des conquêtes sociales, entrent dans une phase nouvelle de leur devenir historique : l'ère de la culture. Nous devons donc explorer un terrain qui est encore très peu défriché. Ce n'est que par des expériences multiples, engagées dans les directions les plus diverses que nous mettrons au point les méthodes que nous recherchons et que nous apprécions les résultats qu'elles apportent.

Conscient de cette nécessité, le gouvernement a créé un Fonds d'intervention culturelle qui recouvre l'ensemble des secteurs de la culture et n'est rattaché à aucun, et qui a pour unique tâche de lancer des actions nouvelles, expérimentales, en dehors de tout cloisonnement administratif. Il n'est pas douteux que le recensement des innovations réalisées dans telle ou telle structure administrative dans chaque pays permettait d'avancer considérablement et plus vite dans une voie qui s'impose à tous.

Enfin, et non moins que d'expériences, nous avons besoin d'une instance chargée de réfléchir aux finalités nouvelles de l'action culturelle afin de les rendre claires, explicites. C'est à cette fin que fut créé en France, l'année dernière, le Conseil du développement culturel. Si une telle chambre de réflexion existait dans d'autres pays d'Europe, il y aurait un intérêt évident à les mettre en relation et à organiser leur coopération. De la confrontation de leur travaux naîtrait une meilleure connaissance des principes de la culture de demain, et comme il n'y a pas de raisons que les idées les

plus fécondes, les plus imaginatives, découvertes par chacun, ne soient adoptées par d'autres, nous verrions se créer en Europe une solidarité culturelle accrue au niveau des desseins fondamentaux.

En définitive, l'élargissement de l'accès et de la participation à la culture s'impose à nos sociétés, en dehors même de toute obligation éthique, parce qu'il est la condition de l'adaptation des hommes aux évolutions de la technique. La résistance au changement plus encore que la pénurie est le frein du développement. L'ignorance dans laquelle se trouve une grande partie de la population du fonctionnement des sociétés compromet la possibilité même de gouverner, d'organiser les temps et les espaces. Et l'on sait qu'une action coercitive pour un progrès entraîne des réactions retardataires qui sont beaucoup plus ruineuses que les retards technologiques. Or ces résistances sont faites des mentalités anciennes ancrées dans l'esprit de la majorité des individus ; c'est donc du développement culturel et de cette majorité que peut naître un progrès général.

Si l'objectif est clair, les voies et les moyens le sont beaucoup moins. De ce fait, nous avons le plus grand besoin de la force imaginative de toutes les communautés qui existent en Europe. Il importe donc qu'elles vivent, s'épanouissent, défendent leur originalité, leur langue et leur capacité créatrice. Il faut souhaiter ardemment que la diversité des cultures nées au cours des siècles sur le sol de l'Europe se perpétue ; on doit considérer qu'une évolution tendant vers l'uniformisation culturelle serait un signe d'appauvrissement et de décadence.

Enfin, le gouvernement français, désireux de favoriser la détente en Europe, estime que la coopération est le meilleur moyen d'y parvenir. Il accorde donc un grand intérêt au réseau de relations bilatérales qu'il a nouées avec chaque

Etat européen ainsi d'ailleurs qu'avec les pays du Tiers monde ; il considère que cette coopération, en se développant, ne peut que favoriser les contacts entre les hommes et diffuser plus largement les idées et les informations en Europe. L'ampleur de la tâche que nous avons tous mesurée, pour fonder et développer une action culturelle moderne, rend bien nécessaire cette communication réciproque des expériences et des créations.

Vis-à-vis du Tiers monde, l'Europe a une mission à poursuivre. Cette mission peut être conçue comme une assistance technique et financière pour favoriser le développement culturel. Le gouvernement français, qui n'a ménagé depuis longtemps ni ses experts ni ses crédits, est parfaitement conscient qu'il faut accroître un tel effort. Mais le moment est venu de poser quelques questions fondamentales.

L'aide apportée au Tiers monde est-elle, en matière culturelle, adaptée aux besoins et à l'attente de ceux qui la reçoivent ? Ne risque-t-elle pas de gêner l'épanouissement de cultures très différentes des nôtres, d'altérer leur spécificité ? L'assistance technique ne se pose pas seulement en termes de quantité mais aussi de qualité, et il serait d'un intérêt incontestable de procéder à l'étude des diverses méthodes mises en oeuvre dans l'aide que nous apportons, afin d'en comparer les effets de toute sorte.

D'autre part, nous évoquons volontiers l'aide que nous offrons, mais n'existe-t-il pas des domaines où nous pourrions aussi recevoir, en nous ouvrant d'avantage, aux apports culturels du Tiers monde ? Cette fois encore, se trouve posée une question de méthode que nous ne devrions pas éluder.

Nous assistons à une prise de conscience et de responsabilité : notre mission sera incomparablement plus difficile à assumer demain qu'aujourd'hui dans la civilisation qui est

en train de se créer autour de nous. Mais ce qui est en cause dans notre action mérite tous nos efforts, car la culture a pour but ultime de permettre aux hommes de se réconcilier avec eux-mêmes et avec le monde qu'ils ont créé.